

LE TOURBILLON DU POUVOIR

Entretien exclusif sur la bande dessinée *Quai d'Orsay*

■ Entretien avec FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG ET ABEL LANZAC réalisé par OLIVIER CARIGUEL ■

Le succès des deux albums de la bande dessinée *Quai d'Orsay. Chroniques diplomatiques* de Christophe Blain et Abel Lanzac (1) a été une surprise. Depuis la sortie du premier tome en mai 2010, l'engouement du public ne s'est pas démenti. Pour analyser ce phénomène éditorial, qui met en scène Dominique de Villepin ministre des Affaires étrangères, nous avons réuni le scénariste Abel Lanzac, qui est à l'origine de la bande dessinée, et notre ami François Bujon de l'Estang, ambassadeur de France, ancien ambassadeur au Canada puis aux États-Unis et membre de la rédaction de la *Revue des Deux Mondes*. Lors d'un comité de rédaction, des échanges sur l'humour et la politique nous avaient amenés à imaginer cette longue conversation entre deux diplomates. Croiser leurs regards respectifs sur la politique étrangère aide à mieux connaître et comprendre les arcanes du pouvoir et le fonctionnement de l'État à travers le prisme d'un cabinet ministériel. Jusqu'à notre rencontre à Paris, Abel Lanzac n'avait pas accordé d'entretien, si ce n'est à deux journaux qui avaient reçu de brèves réponses uniquement par courriel. Entretien exclusif sur le tourbillon du pouvoir à la lumière inédite d'une bande dessinée qui est d'ores et déjà devenue une référence et qui est en cours d'adaptation pour le cinéma.

Olivier Cariguel

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Je vais commencer simplement en vous disant que j'ai beaucoup aimé la bande dessinée dès le premier album. J'ai ri avec bonheur. Le plus agréable aussi était ce sentiment de totale familiarité avec les décors et les principaux protagonistes de votre *Quai d'Orsay*. D'abord parce qu'ils sont – je tire mon chapeau au dessinateur Christophe Blain – superbes et exacts. La petite pièce avec une fenêtre en forme de demi-lune qui est le bureau de la secrétaire du directeur de cabinet, je la connais par cœur. Sur le plan graphique, la réussite des décors est parfaite. Deuxièmement, comme j'ai été maintes fois en contact avec le personnage que vous avez baptisé Alexandre Taillard de Vorms, j'ai reconnu plus d'un trait de son caractère bien connu. Je ne connais pas un seul diplomate du Quai d'Orsay qui n'ait pas apprécié la bande dessinée. Ils sont tous élogieux à son sujet. Ce qui me paraît le plus extraordinaire, enfin, c'est son succès. Comment êtes-vous devenu le *speech-writer* (pour parler français), ou plutôt la plume, d'un ministre des Affaires étrangères ? Quelle est la genèse de *Quai d'Orsay. Chroniques diplomatiques* ? Pourquoi ce choix inattendu d'une bande dessinée ?

ABEL LANZAC – Le jour où j'ai pénétré au Quai d'Orsay pour la première fois, à la minute où j'ai posé le pied dans les couloirs et les bureaux du ministère des Affaires étrangères, j'ai vu la situation comme un univers de bande dessinée. C'était une sensation très immédiate et en même temps très curieuse. Je lis des bandes dessinées depuis mon enfance. Mon père, qui aimait beaucoup la littérature, la philosophie classique, avait compris que s'il voulait me faire vraiment plaisir, il fallait m'emmener dans la librairie de bandes dessinées en bas de la rue et m'en offrir une. J'ai tout de suite perçu les personnes autour de moi au Quai d'Orsay comme des personnages dotés d'une sorte de pouvoir magique. J'essayais de repérer qui arrivait à analyser le mieux une situation, qui arrivait à concilier différentes tendances, qui arrivait à faire la synthèse, qui avait un pouvoir d'énerverment, qui un pouvoir calmant. Bref, chacun avait un caractère marqué et fort. Au sein du cabinet, j'étais chargé d'écrire les discours du ministre. Je passais des journées intenses. On éprouve parfois de la solitude le soir, quand ça s'arrête. Assez vite je me suis mis à dessiner des cases sur des feuilles de papier. Des cases blanches. À la longue j'ai accumulé – sans doute cela avait-il un côté obsessionnel – une cinquantaine de feuilles remplies

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

de cases blanches. À l'intérieur des cases j'insérais des phrases. Cette activité était totalement absurde ; je ne savais pas du tout dessiner. J'ai laissé grandir cette absurdité et à vrai dire j'avais oublié depuis cette étrange occupation nocturne...

Bien plus tard, l'idée m'est venue d'en tirer quelque chose. J'avais montré mes cases blanches à des amis. Ils pensaient que je sombrais dans une folie encore plus grave que celle qu'ils avaient connue au départ. Ma femme m'a alors mis entre les mains les bandes dessinées de Christophe Blain. Elle m'a offert la reproduction de l'une de ses planches, très mystérieuse, extraite de la série *Isaac le pirate* (2) : des personnages dans un carrosse menaient une conversation très étrange. J'ai fini par lire les albums de Christophe Blain. Ils m'ont plu. Je l'ai rencontré. Dans un coin de ma tête, je me suis dit qu'il pourrait être la bonne personne pour constituer un duo et raconter comment fonctionne un cabinet d'une manière différente de celle que j'avais pu découvrir dans des livres et des publications sérieuses. Arriver à transposer en bande dessinée la vie d'un cabinet ministériel, c'est une gageure. La première réaction de Christophe fut négative : « Je sais dessiner des pirates, des cow-boys, mais des personnes en costume avec le drapé, c'est vraiment pas mon truc. » De fil en aiguille, nous nous sommes dit que ça valait le coup d'essayer. La genèse de *Quai d'Orsay* tient du hasard.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Il y a donc eu un temps de latence de quelques années après votre départ du cabinet du ministre ?

ABEL LANZAC – Je ne suis pas sorti du cabinet en me disant que je devais me mettre à écrire. Ce n'était pas non plus une sorte de décompression. Un exorcisme, à la rigueur. Les épisodes que je raconte me renvoient aux moments les plus fous, les plus pénibles. Faire rire à partir de ces moments, c'était libérateur pour moi. On ne rit que de ce qui comporte une charge. Si mon séjour au cabinet ministériel avait été un long fleuve tranquille, personne n'aurait trouvé ça drôle.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Votre collaboration avec Christophe Blain s'est-elle nouée facilement ? Entre le scénariste et le dessinateur, on suppose qu'il y a un échange permanent...

ABEL LANZAC – Nous avons forgé notre méthode de travail sur le tas, et sur le mode de l'osmose. Ni lui ni moi ne travaillions, seul, sur la bande dessinée : on n'avancait que lorsqu'on était ensemble, même si on réfléchissait chacun de notre côté. Une amitié s'est nouée très

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

vite. J'habitais alors à l'étranger. Christophe venait me voir pendant des périodes d'une semaine, dix jours. J'allais à mon travail la journée, puis on se mettait au travail toute la nuit. C'était un vrai plaisir qui nous a guidés en permanence pendant l'écriture du premier tome.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – On perçoit très bien ce plaisir, on sent que vous vous êtes bien amusés...

ABEL LANZAC – On mesurait le moment où l'on travaillait bien au plaisir qu'on ressentait. C'était parfois difficile parce que pour une raison ou une autre on devait parvenir à comprimer une situation narrative trop longue. L'absence de plaisir voulait dire qu'on essayait de faire entrer des informations « au chausse-pied » dans une page. La règle pour moi était d'arriver à transmettre mes perceptions de l'époque dans leur aspect brut, avec leur bizarrerie et parfois leur incohérence. Je me suis gardé de reconstruire les faits *a posteriori*, de réordonner le sujet d'une manière formelle et linéaire en recherchant la narration parfaite.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Il y a des épisodes qui racontent une histoire, d'autres une personnalité. J'ai un faible pour le déjeuner du ministre avec la Prix Nobel de littérature, Molly Hutchinson. Il ne lui laisse pas placer un mot durant tout le repas (3). C'était *larger than life*, plus vrai que nature.

REVUE DES DEUX MONDES – *En combien de temps avez-vous écrit et dessiné le premier tome ?*

ABEL LANZAC – Le dessin doit être considéré à part, il nécessite facilement six mois. L'étape du *story-board*, est difficile à quantifier parce qu'elle s'est étalée sur une grande période. On ne travaillait que par séquences très intenses de dix ou quinze jours. Au total, disons deux mois, d'arrache-pied, pendant les nuits.

REVUE DES DEUX MONDES – *Et combien de temps s'est-il écoulé entre le début du projet et la sortie en librairie ?*

ABEL LANZAC – Trois ans. Ma rencontre avec Christophe date du printemps 2007, le tome I est paru en mai 2010. Mais au début il y a eu toute une période de maturation. Entre le moment où l'on s'est dit « On y va ! » et celui où l'on a pris nos crayons et nos cahiers, dix-huit mois ont filé. On se voyait, on se parlait, on s'apprivoisait, on ne travaillait pas encore. C'était une manière d'accorder nos violons, pour trouver la même tonalité, comme des musiciens. On n'en

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

était même pas au stade de la conception. Christophe Blain n'avait pas l'habitude de travailler avec quelqu'un qui maîtrise seul l'histoire, *a fortiori* avec quelqu'un qui n'était pas du milieu de la bande dessinée. C'était une dimension inquiétante pour lui, un saut dans le vide. Il devait s'approprier une histoire et des personnages inconnus, accepter une forme de perte de maîtrise. C'était une première pour lui. À moi de le rassurer dès le départ en lui montrant que j'étais capable de mener jusqu'au bout l'aventure.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Les deux tomes ont-ils été conçus d'un seul élan continu ?

ABEL LANZAC – Nous avons commencé à écrire le deuxième tome avant la sortie du premier. Nous espérions secrètement le finir avant la publication du premier pour ne pas avoir de pression. Mais nous n'y sommes pas arrivés. La majeure partie du deuxième, a été écrite après la sortie du premier. Nous avons compris très tôt qu'un seul album ne suffirait pas. Chaque tome est d'une longueur plus importante que les bandes dessinées traditionnelles. Nous avons donc composé un album aussi volumineux que possible en fonction des contraintes techniques et commerciales de l'éditeur. Comme un deuxième tome était programmé, du coup, nous avons joui d'une plus grande liberté. Le premier était conçu comme un volume d'exposition : nous montrons le chatoiement des personnages, comme dans une galerie. Nous commençons à en faire le tour, à montrer leur face cachée. Pour le deuxième tome, je m'étais fixé un défi : montrer ce que j'avais perçu d'une négociation diplomatique, celle qui a entouré la résolution 1441 (4). C'était pour moi une pression considérable de parvenir à cela dans une bande dessinée. Autant, quand on fait de l'exposition, on est très libre, il n'y a pas vraiment de fil narratif à respecter. Autant quand on veut suivre un fil sans commettre de contrevérités historiques en un nombre de pages limité, comme en outre la bande dessinée est un média très demandeur en termes d'espace, les difficultés surgissent. Par exemple, un coup de téléphone entre deux ministres des Affaires étrangères occupe nécessairement deux pages ou presque. Car si vous écrivez au chausse-pied, le lecteur ne comprend rien, et ce n'est pas drôle. Or, autour de la résolution 1441, il y a eu des dizaines de coups de téléphone entre les deux ministres français et américain... Donc il fallait les synthétiser, et répartir leur contenu en deux moments de l'histoire. Moyennant quoi, tout le reste de l'histoire doit

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

s'ordonner par rapport à ces deux moments, alors qu'en réalité leur déroulement s'étale sur une période beaucoup plus longue. Bref, j'en ai déduit, après coup, une chose que j'ai trouvée assez surprenante : plus on veut être fidèle à la vérité historique, plus on doit recréer complètement l'histoire. Pour moi, voilà le grand enseignement du tome II : plus on veut écrire la vérité, plus on doit l'inventer. Je me suis fixé pour règle de rester au plus proche des mécanismes et des enchaînements tels que je les avais perçus – avec ma vision forcément partielle. Je ne voulais rien créer pour les besoins du lecteur.

Quai d'Orsay en librairies

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Quand vous vous êtes lancés dans cette aventure, à quel public pensiez-vous ? Imaginez-vous atteindre un public aussi large ?

ABEL LANZAC – Christophe est dessinateur et auteur de profession. Me rendre compte que notre album déboucherait finalement sur deux albums, alors que Christophe avait peu de temps et devait gagner sa vie, a créé en moi une pression intérieure. On n'en parlait pas. Je me refusais à ce que notre album atteigne un public plus restreint que son public habituel – heureusement, nous sommes allés très au-delà. Mais ce que nous voulions avant tout, c'était que le milieu du pouvoir, les personnages du cabinet d'un ministre soient réellement traités et que les lecteurs ne restent pas sur leur faim sur un sujet aussi amusant à nos yeux. Nous ne pensions pas au grand public, mais plutôt aux personnes concernées par la vie d'un ministère : nous voulions qu'ils reconnaissent une vérité qu'ils avaient vue ou vécue. Nous avons fait extrêmement attention aux détails.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Des *happy few*, des initiés, qui ont vécue et connaissent la vie d'un ministère...

ABEL LANZAC – On espérait une reconnaissance critique. Le succès populaire est venu très vite, comme une cerise sur le gâteau.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Il paraît que « Taillard de Vorms » aime beaucoup *Quai d'Orsay*...

ABEL LANZAC – Avant la parution, je lui ai montré une partie du *story-board*, et il a ri dès la première page. Beaucoup de personnes,

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

même certains de ses proches, m'avaient dit de ne jamais lui montrer, que j'étais fou, qu'il serait très mécontent et que je m'exposerais à des représailles terribles...

REVUE DES DEUX MONDES – *Qu'est-ce qui vous a décidé à lui montrer le story-board ?*

ABEL LANZAC – Quand vous avez travaillé avec quelqu'un, vous ne faites pas les choses dans son dos. S'il m'avait fait part de son embarras, j'aurais pu différer la sortie. La publication de l'album n'était pas négociable, et il était hors de question de toucher à quoi que ce soit – d'ailleurs Taillard de Vorms n'a à aucun moment eu cette tentation. Mais on pouvait le publier plus tard, ça ne me gênait pas. Je l'ai aussi montré à son directeur de cabinet, Claude Maupas, par loyauté, par affection.

REVUE DES DEUX MONDES – *Quel était le premier tirage ? Il a dû être fixé en fonction des ventes des albums de Christophe Blain et de la nouveauté de votre projet inédit...*

ABEL LANZAC – En fait, le tirage initial s'est déroulé en deux temps à cause d'un souci technique. Lors de l'impression, la phase de séchage a occasionné du retard. La sortie de l'album a dû être décalée d'un mois. Or le service de presse des Éditions Dargaud avait pris en compte la date initiale de mise en vente en librairie des albums. Les premiers articles ont commencé à paraître dans la presse avant la mise en place en librairies... Du coup le tirage a directement été ajusté à la hausse, à un peu plus de 15 000 exemplaires.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – La vente était massive, on voyait des piles dans les grandes surfaces...

ABEL LANZAC – Ça, c'était après, à cause des réimpressions successives. D'ailleurs j'ai été le premier surpris. En allant faire mes courses dans le supermarché de ma province natale à Noyon, une grande surface pour le moins reculée, j'ai eu quasiment un infarctus en voyant des piles de *Quai d'Orsay*.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Comment avez-vous vécu le succès, vous et Christophe Blain ?

ABEL LANZAC – Je comparerais cette sensation à la dégustation d'une bonne bouteille de vin : ça ne résoud pas les problèmes, mais quel bon moment ! Cela dit, le danger est le même qu'avec une

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

bonne bouteille, devenir accro : quand on passe à un autre projet, on risque d'attendre le même succès, et donc de renoncer à son projet si le succès n'est plus au rendez-vous. L'important est de savourer la bouteille et, après cela, d'aimer l'eau fraîche...

L'exercice du pouvoir, un filon éditorial ?

REVUE DES DEUX MONDES – *Le sous-titre de la bande dessinée, Chroniques diplomatiques, est un beau titre de rubrique dans le style de la Revue des Deux Mondes !*

ABEL LANZAC – Je vais vous faire une confidence : mon rêve, c'était de titrer « Annales ». Christophe et l'éditeur me sont tombés dessus en me demandant si je voulais tuer l'album ! Dans ma naïveté absolue, je ne comprenais pas où était le problème. Je pensais aux *Annales* de Tacite, c'était un peu prétentieux mais c'était bien le seul problème que je voyais ! D'ailleurs, pour une satire, la prétention s'annulait d'elle-même en quelque sorte, donc je ne voyais pas de problème. J'avais certes perçu la seconde interprétation possible, mais je pensais qu'elle ne serait pas privilégiée. Mais on m'a assuré que c'était la meilleure recette pour tuer l'album et même faire en sorte qu'il ne soit pas publié. J'étais convaincu que le titre « Annales » aurait eu un certain panache. Personne n'aurait pensé à Tacite et ça m'allait très bien, c'était drôle. On m'a dissuadé. « Chroniques » est un terme plus faible, mais il a le mérite de bien passer. Je ne désespère pas d'écrire un jour quelque chose qui s'appelle « Annales », dans la veine d'une satire humoristique. C'est dit !

REVUE DES DEUX MONDES – *Quai d'Orsay traverse le genre du document politique ou des mémoires historiques. Aviez-vous déjà lu de tels ouvrages en vous faisant la réflexion qu'ils étaient loin de la vérité ?*

ABEL LANZAC – J'en avais lu quand je travaillais au ministère des Affaires étrangères, mais je n'en ai pas consulté spécialement pour préparer l'album.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Il n'en existe pas beaucoup dans la littérature. Stendhal s'intéresse à Lucien Leuwen, qui dans la deuxième partie du roman est le collaborateur d'un ministre. Il devait être premier secrétaire de l'ambassade de France à Rome dans la troisième partie, que Stendhal n'a jamais écrite. Aujourd'hui, notamment au

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

cinéma, on exploite souvent le thème du fonctionnement intérieur du pouvoir. Regardez les séries télévisées américaines sur la Maison-Blanche (*West Wing*), le film *l'Exercice du pouvoir* de Pierre Schoeller au succès insoupçonné, et puis *la Conquête*, qui retrace l'accession de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République.

REVUE DES DEUX MONDES – *Sur ce phénomène éditorial, ajoutons la série télévisée les Hommes de l'ombre réalisée par Frédéric Tellier pour France 2 et Borgen, une série danoise diffusée par Arte en février-mars, sur les coulisses de la vie d'une femme Premier ministre au Danemark...*

ABEL LANZAC – Je suis un grand fan de la série télévisée américaine *West Wing*. Le premier article paru sur *Quai d'Orsay* nous comparait à cette série sur la Maison-Blanche, pour mon plus grand bonheur. Il reste à réaliser en France une belle série sur le pouvoir en France, et il ne faut absolument pas essayer de transposer *West Wing*. La France est un pays très politique. Il existe un rapport père-fils entre les Français et l'État, à mon sens. Le thème de la démystification du pouvoir intéresse les Français, avec un mélange de fascination et de répulsion, puis aussi de quête de vérité. On se demande comment ça marche, comment se prennent les décisions.

REVUE DES DEUX MONDES – *Depuis quand, selon vous deux, ce phénomène est-il apparu ? Voyez-vous une date cruciale ou un événement qui aurait plus particulièrement déclenché cet intérêt, cette passion française ?*

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Aux États-Unis, où j'ai vécu longtemps, des épisodes comme celui du Watergate ont été certainement très importants sous cet angle. Le Watergate a montré une errance de l'administration Nixon. Le scandale a attiré l'attention du grand public sur la façon dont le pouvoir peut être subverti ou perverti. Donc je dirais que l'intérêt des Américains pour le fonctionnement du pouvoir a commencé avec le Watergate, mais on pourrait sans doute aussi remonter jusqu'à l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy.

En France, la situation est moins claire. Vous avez raison de dire que la France est très politique par essence, beaucoup plus que les États-Unis. En France, vous ne pouvez pas aller dans un déjeuner ou un dîner en ville sans qu'on vous parle de politique. Aux États-Unis, c'est très rare, hormis à Washington, qui ne vit que par et pour la politique...

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

ABEL LANZAC – En France, de tout temps, des chroniques du pouvoir ont fleuri dans la littérature française. Simplement, les médias ont changé. Mon pari était d'adapter le genre de la bande dessinée à cette problématique, mais c'est l'unique différence. Le fait de raconter les mécanismes du pouvoir remonte à La Bruyère, La Rochefoucauld, au cardinal de Retz et même à Proust.

Une satire entre vérité et invention

REVUE DES DEUX MONDES – *Pensez-vous que les hommes politiques prêtent aujourd'hui facilement le flanc à la caricature ? Dominique de Villepin le flamboyant ne s'y prête-t-il pas ? Est-ce que la tentation de la caricature était présente tant pour vous que pour Christophe Blain ?*

ABEL LANZAC – Il est clair qu'à partir du moment où ils sont des personnages publics, ils incitent à l'exploration, on a envie de savoir ce qu'il y a derrière la façade médiatique, à l'intérieur, sous les habits. Les hommes politiques ne sont pas plus ridicules aujourd'hui qu'avant ; à mon sens, en revanche, ils sont plus exposés. Leurs travers sont peut-être plus douloureux. Tout dépend alors de ce qu'on entend par caricature. Pour moi, elle consiste à trouver le trait juste et dominant d'une personne. Si vous entendez caricature au sens de charge, qui tend à dévaloriser les personnes, quelles qu'elles soient, alors non. J'ai écrit la bande dessinée comme une satire tendre. J'ai beaucoup d'affection pour les personnages.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – On le voit, il n'y a jamais de méchanceté, y compris à l'égard de ceux qui poignardent dans le dos au mauvais moment (5). C'est la vie quotidienne d'un cabinet.

ABEL LANZAC – Derrière chaque personnage se cachent plusieurs personnes réelles. Dans un cabinet, on compte une quinzaine de personnes. Dans une bande dessinée, impossible de les transposer toutes. J'aurais bien aimé, mais c'est trop. Les personnages sont donc des synthèses de personnes. Celui qui poignarde dans le dos, ce n'est pas une personne, mais plusieurs – presque toutes, en fait ! Le poignardage dans le dos était répandu, c'était comme une caresse. Il serait injuste d'associer ce trait de caractère à une personne en particulier. Chaque personnage a ses travers et ses bons côtés qu'il faut replacer dans la comédie humaine.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

REVUE DES DEUX MONDES – *Où est la vérité, où est l'invention dans les deux albums ? Par exemple les références culturelles, les pensées de Mao que Taillard de Vorms lit dans une édition originale que lui a offerte son fils sont-elles authentiques ?*

ABEL LANZAC – Tout est vrai, tout est inventé. Mais le livre des *Fragments* d'Héraclite que Taillard de Vorms brandit est inventé, c'est un tropisme personnel.

REVUE DES DEUX MONDES – *Dans le tome I, le titre de chaque chapitre est une pensée héraclitéenne, vous n'avez pas choisi de titre factuel comme dans le second tome.*

ABEL LANZAC – Quand je travaillais au Quai d'Orsay, je lisais en permanence Héraclite, qui était pour moi une manière de vivre l'absurdité des choses. Héraclite m'accompagnait dans ma solitude. J'associais à différentes périodes telle ou telle phrase d'Héraclite quand je structurais les chapitres. En fait, le ministre de l'époque était obnubilé par un poète qui n'est pas Héraclite, j'ai voulu transposer ce détail pour ne pas donner dans la bande dessinée à clés. Ça ne m'intéresse pas qu'on s'amuse à reconnaître Untel ou Untel. Je ne voulais pas écrire une bande dessinée à trous, avec énigmes à résoudre. Je suis intéressé par les deux attitudes face au monde défendues par Héraclite et Démocrite : rire et pleurer. Le tome I est placé sous le signe d'Héraclite, le tome II sous celui de Démocrite, qui apparaît sous une résonance plus légère parce que je ne voulais pas reproduire le système des citations.

REVUE DES DEUX MONDES – *Et les pensées de Mao, alors ?*

ABEL LANZAC – Oui, c'est vrai.

REVUE DES DEUX MONDES – *Quand votre personnage rencontre Taillard de Vorms dans le tome I, ce dernier lance avec humour : « Vous avez des trous dans votre biographie, vous. Vous êtes comme Vergès. » C'est authentique ?*

ABEL LANZAC – Oui, la phrase est exacte. En fait, je connaissais Taillard de Vorms avant. Christophe et moi nous avons voulu vraiment créer un personnage. Chaque fois qu'on le ramène à un ministre existant, il y a une part de vrai, mais je regrette qu'on parle peu du personnage, qui est du coup esquivé.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – On est quand même proche du personnage réel. Je comprends pourquoi il aime la bande dessinée parce qu'il s'en sort très bien, tout compte fait, malgré les travers dont vous nous avez parlé et ce que j'appelle son côté hypervitaminé ou tornade (« Vlon »). Il donne l'impression de tenir une doctrine, il est tenace, courageux physiquement, il a des succès diplomatiques. C'est une satire qui n'est à aucun moment méchante ou désobligeante...

ABEL LANZAC – Oui, dans le sens où j'ai utilisé des traits de la personne vivante pour créer mon personnage. Mais beaucoup de répliques sont inventées.

Être plume de ministre

REVUE DES DEUX MONDES – *Combien de discours avez-vous écrit ? Les avez-vous comptés ?*

ABEL LANZAC – Je n'ai pas eu cette curiosité. C'est difficile à évaluer. Il y a eu en moyenne dix-sept versions de chaque discours. Multipliez par dix-sept le nombre de chaque discours, vous obtiendriez un nombre à quatre chiffres... Taillard de Vorms nourrissait une véritable ambition littéraire pour ses discours, ce qui faisait sourire au Quai d'Orsay. Il n'aimait pas du tout le verbe « être », alors que pour moi il est le plus beau qui soit. Dès que je l'utilisais, ça l'agaçait. Il aimait les verbes d'action, de mouvement, pas les verbes d'état. À moi de me mettre dans sa peau.

REVUE DES DEUX MONDES – *On voit Arthur, « conseiller chargé des langages du ministre », écrire des argumentaires ou des fiches d'éléments de langage sur l'Otan. Taillard de Vorms appelle « les langages Russie une fondue savoyarde » (6). Il écarte la fiche de synthèse pour le déjeuner du ministre avec la Prix Nobel de littérature (7). Ces fameux éléments de langage ne représentent-ils pas des idées formatées, pasteurisées, prêtes à ingérer ? Ont-ils décrédibilisé la parole politique ?*

ABEL LANZAC – Les fameux éléments de langage : qu'est-ce que c'est ? C'est, tout simplement, une ou plusieurs phrases, destinées à être dites telles quelles à quelqu'un, et dont tous les mots ont été pesés. Ils existent depuis bien longtemps – en fait, depuis...

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

Homère ! Regardez l'*Illiade*, on y voit des séquences entières de plusieurs vers répétées et transmises d'un personnage à l'autre, message d'une Dieu à un autre Dieu qui se fait son messenger, d'un Dieu à un homme, d'un homme à un autre... Donc accuser ces pauvres éléments de langage d'avoir pasteurisé la V^e République, c'est exagéré. C'est l'usage qui est fait des langages qui peut poser problème, quand il est travesti : les langages sont censés porter un message clair et important – c'est toujours le cas dans l'*Illiade*. Or parfois aujourd'hui, ils portent du vide, c'est vrai. Ils sont l'enveloppe du vide – c'est à cet égard une performance lacanienne.

REVUE DES DEUX MONDES – *Je connais un de vos homologues, plume d'un ministre. Le soir vous écriviez des cases blanches, lui aussi se livrait à ce genre d'activité. Il a écrit un roman sur la vie d'un cabinet en transposant les personnages. Est-ce que le speech-writer ministériel doit forcément passer par une écriture en forme d'exorcisme pour vivre à peu près normalement cette période de sa vie professionnelle un peu folle ? Ou bien est-ce le plaisir de décrire la comédie du pouvoir ?*

ABEL LANZAC – D'abord, je pense que je connais votre ami (8)... Quand vous êtes *speech-writer*, l'activité principale de la journée, c'est d'écrire, bien que ce ne soit pas celle qui vous occupe le plus de temps. C'est un phénomène troublant d'écrire pour quelqu'un d'autre. Le phénomène d'identification est nécessaire, il fait partie de votre travail. Il débouche sur un autre phénomène, de trouble d'identité – qui n'est pas forcément grave, c'est surmontable. Par conséquent quand vous vous retrouvez seul avec vous-même, vous êtes toujours enclin à faire ce que vous savez faire, écrire, mais en vous réappropriant votre propre identité et c'est cela qui vous donne envie d'écrire quelque chose de personnel. C'est une façon de reprendre sa place.

REVUE DES DEUX MONDES – *Taillard de Vorms mène la vie dure à Arthur. Sa vie de couple est perturbée par son métier. Sa petite amie Marina ne voit pas la vie en rose...*

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – On la plaint beaucoup, la malheureuse... Et dans le second tome, c'est pire que dans le premier.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

REVUE DES DEUX MONDES – *Quand Arthur et Marina sont en vacances à Rome, Arthur reçoit l'ordre d'écrire en urgence un discours que Taillard de Vorms doit prononcer à Bogotá (9). Il doit trouver un livre d'histoire sur la Colombie dans une librairie romaine... Les vacances sont gâchées, d'autant plus qu'Arthur comprend qu'il aurait dû être du voyage en Colombie et qu'il a commis un sacré impair...*

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Marina voit aussi à quel point son compagnon est accaparé par Taillard de Vorms. Elle le décode d'après ce qu'Arthur lui raconte. Vers la fin du tome I (dans le chapitre IV, qui fait deux pages), il y a une scène sur l'oreiller où elle lui dit avec perspicacité que son bonhomme est insupportable. Elle a raison, bien entendu. Arthur est complètement captivé par son ministre, il n'a pas de recul.

ABEL LANZAC – C'est elle qui a du recul. Elle sait que ce genre d'aventures, d'éloignement, de retrouvailles et de péripéties, ce n'est pas forcément mauvais pour un couple, au contraire, ça protège. Tout dépend de la façon dont on le vit. Je crois que cette vie, en l'occurrence, amusait ma compagne (qui est devenue ma femme depuis). Elle avait compris dès le départ que si j'acceptais d'être *speech-writer*, il fallait que d'une certaine manière elle vive avec le ministre, qu'il allait devenir assez encombrant. Cela devenait un jeu. C'était un accord tacite. Je reconnais qu'il y a eu des moments qui ne correspondent pas à l'idéal commun de la vie de couple. Mais être en dehors des sentiers battus fait vivre l'amour.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – On a le sentiment d'une aventure, on sait aussi que la vie de cabinet ne durera pas toute la vie. J'ai été trois fois en cabinet : une fois à l'Élysée, une fois à Matignon et une fois directeur d'un cabinet. Ce n'est jamais facile pour la vie de famille. On est accaparé, le dimanche, la nuit, on n'est jamais à la maison, le téléphone sonne tout le temps... quoique à l'Élysée, du temps du général de Gaulle, c'était différent.

ABEL LANZAC – Sans être historien, j'ai le sentiment que c'est plus difficile aujourd'hui, par rapport à la présidence du général de Gaulle, quand vous étiez en cabinet. J'ai entendu de nombreux témoins m'expliquer que la vie de cabinet au début de la V^e République était beaucoup moins oppressante et plus sereine qu'aujourd'hui.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

La vie d'un cabinet ministériel vue de l'intérieur

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – La pression conjugquée des médias (presse écrite, radios, et l'unique chaîne de télévision) n'était pas alors aussi forte et les membres de cabinet étaient moins nombreux. Au secrétariat général de la présidence de la République, où je me trouvais de 1966 à 1969 comme chargé de mission pendant les dernières années du second mandat du général de Gaulle, nous étions quinze, secrétaire général compris. Il était entouré de quatre conseillers techniques et de dix chargés de mission. De nos jours, le secrétariat général représente au moins cent cinquante ou deux cents personnes... Ses effectifs n'ont cessé de grossir sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing puis celle de François Mitterrand. La « cellule diplomatique » de l'Élysée comptait une douzaine de membres sous la présidence de Nicolas Sarkozy, alors que nous étions deux à la fin des années soixante. On note une inflation des membres de cabinets et un renforcement de leur pouvoir. À la fin des années soixante, l'administration jouait pleinement son rôle. Un directeur d'administration centrale d'un ministère avait les coudées beaucoup plus franches. Les cabinets se sont développés tels une surstructure politico-médiatique autour du ministre. Ils pèsent de tout leur poids sur l'administration et parfois l'écrasent.

ABEL LANZAC – C'est très net. Outre la pression des médias, le téléphone portable et le BlackBerry nous assujettissent à la loi du contact permanent. Tout est en contact avec tout, tout interagit avec tout. Comme si on était dans un laboratoire où il est impossible de réaliser une expérience de chimie avec une seule éprouvette. On met tous les produits dans toutes les éprouvettes et on voit ce qui se passe. Il en résulte un côté un peu fou.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Dans *Quai d'Orsay*, lors des réunions du directeur de cabinet, tout le monde parle en même temps, les téléphones ne cessent de sonner.

REVUE DES DEUX MONDES – *Cela semble proche de l'hystérie, vu de l'extérieur...*

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Disons plutôt que c'est un mouvement brownien...

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

ABEL LANZAC – Oui, on peut reconnaître une forme d'hystérie.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Une hystérie collective...

ABEL LANZAC – ... à laquelle personne individuellement ne peut rien, ça ne sert à rien de rejeter la faute sur Untel ou Untel.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Il y a des grands hommes qui l'accentuent, d'autres qui la calment. Dominique de Villepin l'accentuait, Maurice Couve de Murville la calmait. Vous alliez le voir, la mine catastrophée, avec un problème épouvantable, il restait extrêmement froid, il vous disait : « Au fond tout cela n'a pas beaucoup d'importance. » Il douchait la fièvre ambiante.

ABEL LANZAC – Aujourd'hui, celui qui vous servirait cette réplique d'anthologie serait contraint de démissionner le lendemain. Souvenez-vous quand Jean-François Mattei avait parlé devant une caméra de télévision sans cravate lors de la canicule en août 2003, le public a interprété sa décontraction vacancière comme un signal : « Tout cela n'a pas beaucoup d'importance. » En septembre, il y a eu des appels à sa démission. Les critiques qu'il a essuyées pour n'avoir pas pris conscience assez vite de la gravité de la canicule lui ont coûté sa place (10). En fait, pour compenser le fait que l'État a moins de pouvoir que dans les années soixante, les ministres sont obligés de faire semblant. Au fond, moins l'État a de pouvoir, plus les médias exigent de signes et de gages de ses représentants. Un ministre ne doit jamais dire qu'il ne peut pas résoudre un problème alors qu'il existe beaucoup plus de cas qu'auparavant où il ne peut rien faire. L'hystérie que vous évoquiez tout à l'heure provient aussi de cette contrainte de donner le change. Mais tout cela repose sur un dialogue de dupes. Je pense sincèrement que les médias ont leur part de responsabilité, tout autant que les politiques.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Aux Affaires étrangères, on est en outre sujet à la pression de l'actualité internationale : les pirates en Somalie qui prennent des otages, un coup d'État dans un pays, etc. On ne maîtrise pas du tout son emploi du temps parce qu'on réagit très souvent à des événements qui se passent ailleurs. Cela est propre au Quai d'Orsay. Feuilletons la bande dessinée dans cette optique. Les personnages s'occupent de l'affaire du Lousdem (l'Irak) quand soudainement un coup d'État se produit en Oubanga, puis la guerre de l'anchois éclate avec l'Espagne. On voit très bien que la pression est constante, une crise succède à une autre. Que maîtrise-t-on ? Rien.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

ABEL LANZAC – J'étais un grand adepte du flipper pendant mes études. L'impression que j'ai rapidement eu assez vite au Quai d'Orsay, c'est qu'on était en mode multi-balles en permanence. Il y avait une cinquantaine de balles qui roulaient. C'est très amusant au début. On se dit : « Tiens, c'est drôle, j'ai gagné le multi-balles, je vais rejouer. » Mais au bout d'un moment, ça use. Heureusement, dans un cabinet ministériel il y a beaucoup de gens et d'énergie. Il s'en trouve toujours un qui va rattraper les balles.

Être un serviteur de l'État

ABEL LANZAC – Durant la période que j'ai vécue aux Affaires étrangères, on vivait dans une bulle. Nos sujets étaient très déconnectés de ceux des autres ministères. Du coup, le ministre avait les coudées franches pour prendre des positions. Bien sûr, pour de nombreux dossiers techniques, les relations interministérielles fonctionnaient à plein. Mais dans la vie quotidienne, on menait un travail solitaire, peut-être dû à la personnalité de Taillard de Vorms. Je garde le souvenir d'une présence plutôt rassurante de l'Élysée, sans réelles pressions. Il y avait des divergences, mais pas de crise. Sur l'affaire du Lousdem (l'Irak), le ministre et le président ont eu une complicité très profonde.

REVUE DES DEUX MONDES – *On n'a pas encore évoqué un personnage extrêmement présent dans la bande dessinée, le directeur de cabinet Claude Maupas. C'est sans doute le personnage que l'on voit le plus après Taillard de Vorms. Il est un contrepoids à l'énergie virevoltante du ministre : il incarne la sérénité, il a un humour un peu froid. Je pense à l'épisode très drôle des harangues de Taillard de Vorms sur la plage au Club Med. Le directeur de cabinet explique à Arthur que la séance de planche à voile est le pire moment parce que Taillard de Vorms se lasse très vite et qu'il remplace sa séance par un grand exposé historique de politique étrangère à la foule de baigneurs qui en redemandent...*

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Le directeur de cabinet est le seul autorisé à dire à Taillard de Vorms qu'il fait fausse route quand il lui vient une idée désopilante...

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

ABEL LANZAC – J'ai beaucoup d'estime pour ce grand serviteur de l'État. Il représente une figure rassurante, en plus, il est drôle. Quand vous lancez une balle (je continue ma comparaison du flipper), il sait toujours où elle va finir par atterrir. Je l'ai compris au bout de quelques mois. Si Claude Maupas orientait une discussion vers une certaine direction, on pouvait en déduire que c'était la voie à emprunter pour résoudre les problèmes. Il était à la fois très humain (sympathique, empathique) et très inhumain par ses capacités de travail, il passait dix-huit heures par jour au bureau.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Il adore travailler. Son prédécesseur avait la même force de travail. Quand j'étais ambassadeur à Washington, il y avait six heures de décalage horaire, Maupas me téléphonait en fin d'après-midi, soit 3 heures du matin, heure française. À 7 heures, il était de retour dans son bureau.

ABEL LANZAC – Je confirme ces horaires. Il était la vigie du navire. D'abord, il savait tout. Au ministère, il m'arrivait d'assurer des permanences : on est bloqué une nuit ou un week-end près du téléphone pour répondre aux événements importants qui se produiraient. Un soir, j'ai été averti d'un échange de prisonniers entre Israël et la Palestine, j'étais censé être le seul à recevoir le télégramme confidentiel que je devais remettre immédiatement à ma hiérarchie. C'était un dimanche vers 23 heures. Premier constat : Claude Maupas était dans son bureau. Second constat : il était déjà au courant. Comment ? Je l'ignore.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Il avait reçu un coup de téléphone, ou l'ambassadeur avait pu lui dire qu'il lui envoyait un télégramme...

ABEL LANZAC – Je ne sais pas... Le poste de télévision dans le bureau de Claude Maupas était toujours allumé, il travaillait dans plusieurs dimensions en même temps : à l'écoute des informations données par la télévision, en train d'éviter une erreur diplomatique, ou de décrypter une situation, de réécrire un bout de discours, de rédiger un télégramme, ou d'éconduire une personne qui réclamait un poste... Tout le flux d'informations passait par lui, il les recanalisaient ensuite. Claude Maupas connaissait intimement les rouages de l'État. Il n'avait pas d'autre ambition que d'être le plus utile possible. Et il aimait certainement aussi orienter les flux d'information et manœuvrer le pouvoir.

Il formait un tandem de choc avec Taillard. C'est ce tandem, me semble-t-il, qui a manqué après, entre un homme tempétueux, visionnaire, énergétique, et un homme d'expérience très sage, très

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

prudent. Citons aussi la troisième personnalité de l'époque, le directeur de cabinet adjoint, qui avait beaucoup d'humour et de vivacité. Ses qualités sont synthétisées dans d'autres personnages.

REVUE DES DEUX MONDES – *Il n'est pas présent dans la BD ?*

ABEL LANZAC – Il est absent mais reste très présent dans mon esprit, comme d'autres membres du cabinet. Un de mes meilleurs amis est également absent. C'est le jeu des synthèses. Peut-être n'ai-je pas voulu exposer à la satire les personnages pour qui j'ai une amitié très forte...

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – J'ai maintenant une remarque très *Quai d'Orsay* : on voit les membres du cabinet, des directeurs, mais il n'est jamais question du secrétaire général...

ABEL LANZAC – Oui. Cela s'explique sans doute par la façon dont le secrétaire général de l'époque, très discret, exerçait ses fonctions. À cette époque-là, il était davantage en retrait, par rapport au cabinet en tout cas, et je l'ai peu vu. Celui qu'on consultait le plus, c'était le directeur politique. Il y a toujours un vrai tandem entre le directeur politique et le directeur de cabinet, voire un trio avec le secrétaire général, sans oublier les questions d'affinités entre les personnes.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – À mon niveau, je le confirme. En tant qu'ambassadeur, en cas de problème, je téléphonais au ministre, au directeur de cabinet, au directeur politique, rarement au secrétaire général, sauf quand j'avais un problème administratif à résoudre. Cela montre bien les changements de poids relatif du directeur de cabinet et du secrétaire général dans la pratique contemporaine. Cela illustre ce que je disais plus généralement de l'ascendant pris par les cabinets sur l'administration.

Au sujet de Taillard de Vorms, vous montrez bien les travers du personnage, ses impatiences, ses fougades, ses caprices (à propos de l'Airbus qu'il n'obtient pas au lieu du Falcon par exemple (11), c'est très drôle ; sa manie du Stabilo de couleur jaune : « Un livre, pour savoir s'il est bien, j'ai à peine besoin de le lire. Je le stabilote intuitivement. » (12)) et on sent que vous l'admirez profondément pour son courage physique (l'affaire de l'Oubanga où il va tout seul au milieu d'une foule hostile, la résolution 1441). Il vous a fait souffrir en retoquant vos discours. Une anecdote m'est revenue en vous lisant : quand j'étais premier secrétaire à l'ambassade de Washington, Henry

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

Kissinger était conseiller de sécurité nationale à la Maison-Blanche (de 1968 à 1972) puis secrétaire d'État. Un de ses collaborateurs m'a raconté que Kissinger avait inventé, en plus du discours sur l'état de l'Union, un discours du secrétaire d'État qui s'appelait le discours sur l'état du monde. Un membre de son équipe devait l'écrire. Il lui fit passer un premier jet, Kissinger lui demanda de le refaire complètement, parce qu'il n'avait aucun rapport avec le sujet. Le conseiller lui présenta une deuxième version, qu'il avait fait valider par les canaux hiérarchiques. Elle lui fut retournée avec la mention « *Try again!* ». À la troisième, il s'entendit dire : « *I know you can do better.* » La quatrième fois, après, on imagine, un week-end sans sommeil, il lui apporta cette fois sa copie en mains propres. Kissinger lui demanda : « Est-ce que c'est vraiment ce que vous pouvez écrire de mieux ? » Il opina. « Alors celui-ci, je vais le lire », lui asséna Kissinger !

ABEL LANZAC – C'est donc vous ! On m'avait souvent cité cette anecdote au Quai d'Orsay, et c'est vous qui l'y avez introduite...

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Oui, c'est moi. Elle est authentique. Je la tiens de la victime, Morton Halperin, qui n'en est pas encore remis.

ABEL LANZAC – On m'avait raconté cette histoire à mon arrivée. Je n'en avais pas dormi de la nuit... L'anecdote a circulé dans tout le Quai d'Orsay, elle est parvenue au malheureux *speech-writer* débutant qui entrait au cabinet du ministre... Dans les premiers temps de mon activité, la réécriture des discours m'a fait souffrir. Au début, c'était un peu raide. Après c'était devenu du ping-pong. Mais le plus ardu était de décrypter le système de cour très compliqué. Par exemple, je n'avais pas compris que je devais faire partie de la délégation lors du voyage de Taillard de Vorms en Colombie. J'avais demandé plusieurs fois si ma présence était requise, personne ne m'avait répondu. Absence lourde de conséquences... Je me suis retrouvé en disgrâce pendant plusieurs mois. J'ai mis du temps à comprendre ces mécanismes. La cour me laisse un goût étrange. Comme dit La Bruyère : « Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite. » Un cabinet, c'est à la fois une cour et un bateau qui fonce entre les esquifs...

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Un radeau...

Au fond vous avez beaucoup d'admiration pour Taillard de Vorms...

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

ABEL LANZAC – C'est une très belle figure. J'aime son intégrité, qui confine parfois à une forme d'animalité, laquelle n'est pas incompatible avec une intelligence éclatante.

La nécessité d'une doctrine de politique étrangère

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Je voudrais vous poser une question centrale pour le diplomate que je suis : qu'en est-il de la réflexion stratégique ? Personne n'a véritablement le temps de s'occuper de la prospective. On vit constamment dans l'instant. Vous montrez Alexandre Taillard de Vorms face à des crises internationales. Il me semble que les ministres sont la plupart du temps des gestionnaires de crise. Le président de la République lui-même passe sa vie à gérer des crises : l'Europe au bord de l'explosion, Wall Street qui fait naufrage à l'automne 2008, la Géorgie et la Russie, etc. Ses collaborateurs sont toujours occupés à préparer l'audience du lendemain, le sommet de la semaine prochaine, les éléments de langage pour un prochain voyage, etc. Pas un seul ne souffle et se dit : « Que cherchons-nous ? Où allons-nous ? Quelle est la structure de notre action ? » Au fond, le ministre peut-il être plus qu'un simple gestionnaire de crise ?

ABEL LANZAC – Taillard de Vorms, je l'aime beaucoup parce qu'il a toujours voulu forger une doctrine. C'est pourquoi il était obnubilé par les discours, qui constituaient le moment de structurer sa pensée. L'écriture, c'était le temps de la réflexion qui lui permettait d'intérioriser une doctrine d'action qui résisterait ou pas à l'épreuve des faits. Il avait tenté d'installer un système de pensée sur la place de l'Organisation des nations unies dans l'architecture mondiale, sur le fait qu'on ne pouvait pas prétendre résoudre une crise de prolifération sans se préoccuper universellement de la question des crises de prolifération (ce raisonnement a un côté kantien), puisque si on décide aujourd'hui d'attaquer unilatéralement un pays avec une coalition, on peut très bien imaginer que demain on va en attaquer un deuxième, puis un troisième, etc. Taillard de Vorms voulait élaborer une doctrine transmissible, convaincante pour les chefs d'État, l'opinion publique, et opérationnelle avec l'idée aussi de renforcer le bras armé des Nations unies, de créer un corps d'inspecteurs militaires par exemple.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – « Responsabilité. Unité et Efficacité. » Ou encore « Légitimité. Lucidité. Efficacité » scandés sur un air de « Ta Ca Ta Ca Tac / Ta Ca Ta Ca Tac / Tchac, Tchac, Tchac » pour reprendre les variantes des « trois principes du XXI^e siècle » inventés par Taillard de Vorms au tout début du tome I...

REVUE DES DEUX MONDES – *On dirait un poème dada ou lettriste... Aviez-vous le privilège de l'entendre pour de vrai ?*

ABEL LANZAC – Bien vu... J'ai entendu de nombreux poèmes lettristes de cette veine dans les ministères. Dans le cas de Taillard, ces triptyques illustrent sa volonté de créer un système. C'est amusant et grisant de construire un système car le monde ne rentre jamais dans un système... J'ai le sentiment qu'aux Affaires étrangères un ministre qui n'aurait pas préalablement forgé une vision confortée par des bases logiques serait totalement perdu. Sous le feu des événements, le ministre n'a pas le temps de penser un système *ex nihilo*.

Tout à l'heure, vous laissiez entendre que la réflexion stratégique était délaissée. Taillard de Vorms s'en préoccupait. Le vrai stratège est l'homme d'action, pas celui assis dans un fauteuil en train de réfléchir. César est meilleur stratège que Cicéron, Napoléon est meilleur stratège que Machiavel, Mazarin meilleur stratège que le cardinal de Retz, quelle que soit leur fine intelligence.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Vous opposez la figure de l'homme d'action à celle du clerc. Le général de Gaulle était un grand stratège de politique étrangère. Quand il est revenu au pouvoir en 1958, il avait forgé une méthode pour affirmer la France sur la scène mondiale, fondée sur des principes et une vision très clairs. Il était épaulé par un ministre des Affaires étrangères qui l'a accompagné pendant onze ans ! Ce dernier était plus qu'un exécutant, tous deux étaient en harmonie de pensée. Très souvent Maurice Couve de Murville allait à Bruxelles – par exemple pour rompre une négociation sur les conditions d'accès du Royaume-Uni à l'Union européenne – sans avoir besoin de donner un coup de fil à l'Élysée pour prendre ses instructions. Ils étaient en symbiose. Par la suite, je n'ai plus jamais connu de ministre des Affaires étrangères qui ne téléphone pas quatre fois à l'Élysée dans l'après-midi au cours d'une séance pour s'assurer qu'il est en accord avec le président de la République.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

ABEL LANZAC – Taillard de Vorms était très proche de son président. Il pouvait prendre des initiatives sans avoir besoin de s'accorder. Le caractère du ministre joue beaucoup, la façon d'appréhender la réalité, aussi.

Quelle politique étrangère pour demain ?

REVUE DES DEUX MONDES – *Ils se connaissaient depuis longtemps, ils avaient une relation d'empathie. Taillard de Vorms avait été secrétaire général de l'Élysée pendant un septennat entier...*

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – Le président de la République et le Premier ministre interviennent sporadiquement, je n'ai relevé que deux conversations téléphoniques avec le président de la République dans les deux albums...

Sur la conduite de la diplomatie, quelles leçons tirez-vous de votre expérience au cœur du pouvoir ? Je précise ma question : mener une politique étrangère constituée de réflexes plus que de réflexion, est-ce une fatalité des temps modernes ?

ABEL LANZAC – La réponse est très difficile. La politique étrangère française est l'une des rares politiques publiques à avoir une continuité, elle fait l'objet d'un grand consensus national avec des variations à la marge. Cela amoindrit les conséquences nuisibles des réflexes, malgré tout. Ce sont des réflexes conditionnés. Deuxièmement, le ministère des Affaires étrangères a un rôle de mémoire. Quand un ministre essaie de faire bouger les lignes, d'inventer un nouveau concept opératoire, de transformer une situation, il est indispensable qu'il s'appuie sur une administration qui lui dise comment ses idées peuvent être interprétées, quelles ruptures elles vont engager... Personne ne peut le savoir s'il est seul dans son coin. Le rôle du diplomate est d'être capable de se mettre à la place de l'autre, d'anticiper les réactions une fois qu'on aura choisi une position. À cette aune, avec toutes les critiques qu'on peut émettre sur le Quai d'Orsay comme sur toute organisation, l'influence de notre pays est totalement disproportionnée par rapport à sa taille et sa puissance réelle. Je l'ai constaté à l'étranger, notre pays est écouté, nos positions pèsent. Notre diplomatie reste organisée et structurée. Nous disposons d'un appareil diplomatique adapté pour faire face

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

aux crises et qui joue son rôle de garde-fou. Mais savoir si nous sommes en mesure de forger une doctrine qui nous remette dans le jeu face au monde actuel, voilà la vraie question. L'apparition des pays émergents a créé un système de double concurrence : les États-Unis mettent en concurrence l'Europe et les pays émergents sur des sujets comme les marchés ou les questions universitaires notamment. De l'autre côté, les pays émergents mettent les États-Unis et l'Europe à leur tour en concurrence. Quand un étudiant indien recherche un pays où faire ses études, il choisit entre les meilleures universités européennes ou américaines. Et le côté manquant du triangle est le suivant : l'Union européenne ne peut mettre en balance les États-Unis et les pays émergents sur aucun sujet. C'est une faiblesse conjoncturelle et de fond. On ne sait même pas comment aborder le sujet, rendre le triangle symétrique. Le président de la République, le ministre des Affaires étrangères et son entourage qui arriveront à penser ce troisième terme manquant dans les relations internationales auront, à mes yeux, accompli un travail extrêmement important. La recherche d'une doctrine est donc fondamentale.

REVUE DES DEUX MONDES – *Le Quai d'Orsay est sans doute le seul ministère en France à avoir compté en nombre des hommes de lettres ou des écrivains de renom (Paul Claudel, Alexis Leger, Paul Morand, Philippe Berthelot...), voire des personnalités comme Roger Peyrefitte. Que reste-t-il de cette imprégnation historique ? Le respect de la langue, le goût de l'écriture et de la conversation sont-ils toujours d'actualité ou ont-ils été dissous ? Taillard de Vorms a le souci constant d'« élever le débat » (à propos de la guerre de l'anchois avec l'Espagne) ou « de gouverner le monde par la pensée, par la culture » (13)...*

ABEL LANZAC – Que le Quai d'Orsay soit un ministère lié à l'écriture et à la culture n'est pas surprenant – même dans le plus grand chaos, il reste souvent une logique aux choses. À Bercy, on traite de la valeur, à l'Intérieur de l'ordre, au Quai d'Orsay de notre place. Mesurer et transformer notre place dans le monde suppose d'intégrer et de comprendre les autres points de vue en permanence, et par conséquent d'avoir un rapport ludique, ou en tout cas fluide, avec les cultures, les représentations et les langues, vues comme autant de filtres sur des réalités souvent partagées. On ne peut pas agir dans un pays sans comprendre son histoire, sa littérature, ses

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

mœurs. Que les diplomates s'intéressent en général aux cultures, aux civilisations, et donc à l'écriture, c'est bien naturel. C'est vrai aujourd'hui comme hier.

Quai d'Orsay au cinéma

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – *Quai d'Orsay* va se poursuivre au cinéma sous la direction de Bertrand Tavernier...

ABEL LANZAC – Je le vois cet après-midi, justement... C'était un immense plaisir d'écrire le scénario avec lui. L'adaptation de la bande dessinée au cinéma ne me semblait pas un débouché immédiat. nous avons eu plusieurs sollicitations après la sortie du tome I. Mais j'étais plutôt réticent, j'avais l'impression que la bande dessinée contenait déjà en elle une vision cinématographique et que l'adapter au cinéma allait la réduire ou l'aplatir. Puis nous avons rencontré Bertrand Tavernier, dont j'estime beaucoup les films. J'étais très surpris qu'il aime la bande dessinée et aussi très curieux de savoir ce qu'il voulait en faire. Il voulait vraiment garder l'esprit de la bande dessinée tel que nous l'avions inventé avec Christophe. Cette vision m'a séduit. Bertrand Tavernier a la capacité, que je n'avais vue nulle part ailleurs, de rester toujours sur sa route et d'écouter et d'intégrer ce que dit l'autre à un degré absolument inimaginable. Il a une approche tout de suite technique. Quand on réfléchit à une scène tous les trois, on parle de la technique. Il sait que s'il place la caméra à tel endroit, la prise de vue ne sera pas idéale parce qu'il l'a déjà expérimenté dans un film précédent. C'est un artisan du cinéma.

FRANÇOIS BUJON DE L'ESTANG – J'ai lu qu'il avait fait des repérages sur place au Quai d'Orsay...

ABEL LANZAC – Il a d'abord été déçu à cause des travaux de restauration au ministère. Il m'a demandé s'il pouvait les tourner en objet de plaisanteries en mettant en scène des conseillers qui râlent à cause des échafaudages. L'idée m'a plu. Pour moi, il n'est pas nécessaire de rester collé à ce qu'il y a dans la bande dessinée. Il faut simplement rester vrai dans les personnages et les mécanismes. Une fois qu'un personnage est modélisé, on peut le mettre dans n'importe quelle situation et imaginer de le faire vivre dans une nouvelle. On va commencer à rencontrer quelques acteurs.

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

REVUE DES DEUX MONDES – *Une dernière question sur le processus d'écriture du scénario de la bande dessinée... J'ai regardé les dates signalant la rédaction des chapitres des deux tomes. L'ordre des chapitres, dans leur réalisation, n'est pas du tout chronologique. Comment avez-vous procédé ?*

ABEL LANZAC – La datation qui figure à la fin de chaque chapitre correspond à la datation des dessins. L'ordre des dessins était conditionné par l'ordre dans lequel j'étais vraiment certain de pouvoir valider l'histoire telle quelle. Comme j'hésitais sur certaines histoires, Christophe et moi nous étions mis d'accord pour qu'il les dessine plus tard. Donc les histoires dessinées en dernier sont celles sur lesquelles j'avais encore des doutes et que je devais retravailler.

REVUE DES DEUX MONDES – *Ce petit dispositif m'a frappé, à y regarder de près...*

ABEL LANZAC – Incrire la date avait sans doute un côté libérateur pour Christophe. Je crois qu'il en a bavé...

REVUE DES DEUX MONDES – *Dans une interview au journal Libération (14), il a effectivement dit qu'il était « sorti lessivé de Quai d'Orsay ». Et vous ?*

ABEL LANZAC – Je n'en suis pas sorti épuisé, j'ai coutume de vivre dans un tourbillon comme dans l'histoire de *Quai d'Orsay*, qui était un tourbillon de plus, très agréable. Dans la vie d'un auteur et dessinateur comme Christophe, c'est probablement plus éprouvant. On a vécu l'écriture de l'album de façon très ludique, je m'amusais souvent à recréer les conditions d'urgence et de mouvement que j'avais connues au Quai : nous nous retrouvions entre deux rendez-vous, au dernier moment, derrière des portes dérobées... Et tout cela alternait avec des moments de grande sérénité et de détente, où nous prononcions à peine un mot par heure. Car c'est dans cette alternance qu'est le bonheur.

1. Christophe Blain et Abel Lanzac, *Quai d'Orsay. Chroniques diplomatiques*, tome I, Dargaud, 2010 et tome II, Dargaud, 2011.

2. Christophe Blain, *Isaac le pirate*, 5 tomes, Dargaud, 2001-2005.

3. Voir le tome I, p. 75-80.

4. La Résolution 1141, votée à l'unanimité par le Conseil de sécurité des Nations

ÉTUDES, REPORTAGES, RÉFLEXIONS

Le tourbillon du pouvoir

Entretien exclusif sur la bande dessinée

Quai d'Orsay

unies en novembre 2002, porte sur les violations par l'Irak de ses obligations en termes de non-armement. Elle stipule, notamment, que l'Irak s'expose à des « conséquences sérieuses » s'il continue à les violer. Fruit de négociations intenses, elle maintient l'ambiguïté sur la question de savoir si elle autorise d'elle-même une intervention militaire ou si une telle intervention nécessiterait une nouvelle résolution. Ce fut tout l'enjeu à la fois de sa négociation et des mois qui ont suivi son adoption.

5. Comme la conseillère Afrique qui critique un discours préparé par Arthur, dans son dos, alors qu'elle l'a complimenté en lui rendant le texte. Voir le tome I, p. 17-20.

6. Voir le tome II, p. 73.

7. Voir le tome I, p. 77.

8. Vérification faite après notre entretien, ce n'était pas notre ami...

9. Voir le tome II, p. 61-64.

10. La canicule de l'été 2003 a causé plus de 10 000 morts, essentiellement des personnes âgées. Si Jean-François Mattei, ministre de la Santé du gouvernement Raffarin, n'a pas démissionné après la canicule, il n'a pas pour autant fait partie du troisième gouvernement Raffarin en mars 2004.

11. Voir le tome II, p. 71-73. Impuissant à lui faire entendre raison, le conseiller logistique se liquéfie devant Taillard de Vorms, qui se lance dans une tirade sur les inconvénients du Falcon par rapport à l'Airbus.

12. Voir le tome I, p. 55-57, quand Taillard de Vorms explique à son assistante Martine son usage immodéré du Stabilo quand il lit.

13. Voir le tome I, p. 65 et 69.

14. Quentin Girard, « Trait original », *Libération*, 23 janvier 2012.

■ Abel Lanzac, né en 1975 a mené de front des études de mathématiques et de littérature moderne. Titulaire d'un DEA sur le cinéma de Hongkong, il a été producteur de courts-métrages dans les Caraïbes, puis chargé des langages au cabinet du ministre des Affaires étrangères, concepteur de jeux et auteur, champion de belote des grandes écoles (1995).